

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Séverin REY

Une marche funèbre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 174-179

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UNE MARCHE FUNEBRE

Malgré eux, et si pressantes, si nombreuses que paraissent leurs préoccupations personnelles, les peuples ont le regard fixé sur la Mandchourie, et, le coeur serré, plein d'angoisses, ils font des vœux pour la fin de cette guerre russo-japonaise où deux nations, cantonnées dans leur indépendance, combattent jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

L'on entend au milieu du cliquetis des sabres et des éclats foudroyants des obus, la marche funèbre de Chopin, et il y a du sang, beaucoup de sang.

Quels espoirs, cependant n'avait-on pas fondés sur la deuxième escadre de la flotte que devait rejoindre la 3^{me} ! On n'a qu'à se souvenir.

Le Czar avait donné ses ordres : il fallait partir. La guerre qui, depuis tantôt une année, faisait pâlir lentement la gloire de la première nation de notre vieille Europe, allait donc se continuer à outrance, longue, pénible, amoncelant des cadavres sur la terre et au fond des mers. Chaque jour apportait son échec, chaque courrier sa défaite, et ces défaites successives aigrissaient toujours davantage le coeur du czar qui, pour ne pas perdre son honneur, consentait à perdre encore beaucoup de ses hommes.

Le soldat, lui, n'a qu'une pensée et qu'un but : des frères se battent là-bas, il faut aller les secourir, et l'on ira.

L'épouse, le père, la mère, les enfants vont pleurer ; l'angoisse torturera leurs coeurs pendant la longue, peut-être l'éternelle absence.

Hélas ! tout cela n'est que du sentiment ; les cruelles réalités fouettent le visage.

Les navires sont prêts ; la mer est bonne, la Patrie exige qu'on s'en aille au loin, là bas, très loin, pour vaincre ou pour mourir.

Les énormes cuirassés s'éloignent, et, après le dernier coup de canon tiré, après le dernier adieu envolé avec le mouchoir, malgré le courage, malgré l'espérance qu'ils veulent se donner, ceux qui restent songent, songent longuement, les yeux perdus dans le bleu du ciel ou le vert de l'océan, et sortant de la poche l'« icône » sacrée, ils prient pour le succès de l'épée nationale, en quête d'aventures glorieuses.

Triste départ ! Les petits soldats qui, tout à l'heure soulevaient leur képi en poussant de frénétiques hourras, sont maintenant tristement assis, tournés du côté de la Patrie qui disparaît rapidement derrière eux. Que de réflexions assaillent ces braves ! Comment fait-on toujours la guerre ? Leur petit père, le czar, n'avait-ils pas assemblé à la Haie un congrès de la Paix, lequel avait décidé que dorénavant toutes les questions internationales se régleraient d'une manière pacifique ? Ce n'avait été qu'un rêve, un beau rêve ; et l'on s'était réveillé de ce rêve, au bruit des canons qui roulaient vers la frontière.

Ah ! les pauvres fils de la malheureuse Russie, s'ils pouvaient voir au delà des mers où leur patriotisme les emporte, vers cette mort affreuse qu'ils vont souffrir, peut-être aimeraient-ils revenir en arrière vers les délaissés tant aimés, qui sont, à coup sûr, encore sur la grève.

Mais non, il faut marcher, il faut aller venger la Patrie outragée ; les lourds navires de guerre filent à toute vitesse vers les bords inconnus ; semblables à des volcans mouvants, les énormes cheminées crachent feu et fumée. Les jours s'écoulent ; depuis un mois on vogue à travers le vaste océan ; cette traversée est longue, pénible, et un repos de quelques jours, dans un port ami, va renforcer le courage des soldats.

Ce port ami, c'est Madagascar. On s'y arrête, mais voilà que vont commencer les déboires. A peine est-on arrivé qu'une grave nouvelle jette la consternation dans l'escadre. Port-Arthur, l'imprenable forteresse, vient de se rendre, et

la flotte qui la défendait, après plusieurs jours de lutte héroïque, est complètement détruite.

C'était le premier janvier, le jour où les petits enfants disent des compliments, où les vieillards se font jeunes devant tant de vœux qu'ils reçoivent, le jour où c'est fête, plaisir et joie partout, dans les familles et dans la rue. Et voilà les braves marins en pleurs, dans la désolation et le deuil.

Pendant vingt-quatre heures on est abattu, mais on reprend courage et la flotte continue sa marche.

L'amiral pense d'ailleurs, qu'aucun souverain n'a le droit de s'attribuer le monopole de la sagesse, de la raison, du succès, de la tactique militaire, et qu'il y aura bien un moment psychologique où l'empereur du Japon fera des sottises.

Pour le Russe, au reste, le Japon commet une mauvaise action, et Rojestvensky sait que les mauvaises actions entraînent toujours leur châtement après elles. Il veut espérer une heureuse issue, et c'est avec cette confiance qu'il salue la troisième escadre qu'il rencontre heureusement dans les eaux de la Mer Rouge.

Il y avait déjà deux jours que les lunettes étaient braquées consultant l'horizon. On oubliait pour un instant les peines et les fatigues de cette longue traversée, car on allait revoir des compatriotes, des frères d'armes. La vigie annonce enfin l'apparition d'une flottille, puis d'autres vaisseaux grossissant peu à peu dans le verre de la lunette, sont bientôt visibles à l'œil nu.

Tout le monde, officiers et soldats sont dans l'attente. On salue avec frénésie, on pousse des cris de joie, c'est un délire. Les vaisseaux amiraux s'abordent, les chefs se serrent la main et s'embrassent : spectacle unique, qui n'a pour témoins que les cieux et les eaux.

La jonction est faite. On va continuer la marche ainsi réunis, se soutenant les uns les autres, confiants dans l'avenir. Mais, soldats, que d'illusions vous vous faites : vous voyez l'avenir radieux, lorsqu'il est sombre comme la nuit !

Vous vous donnez la main pour marcher à la victoire, lorsque l'Orient vous creuse un tombeau dans une mer sans fond !

Et dans le monde, on suit toutes ces opérations avec attention. Le czar apprend avec joie la jonction des deux flottes, tandis que Togo épie de loin tous les mouvements de son ennemi. A-t-il peut-être peur ? Non. Avec la sagacité du renard qui guette sa proie, l'amiral japonais envoie des éclaireurs, fait des sorties, avance, recule, choisit l'heure propice où il pourra agir.

Déjà Rojestvensky et Niebogotoff ont passé le détroit de Singapour. La situation devient difficile. Les vaillants soldats ont déjà bien du mérite. Ce long voyage à travers l'Océan est un exploit de premier ordre. Mais si la flotte russe a pu, sans avaries, arriver jusqu'au détroit de Formose, il lui reste une autre tâche plus difficile encore à remplir. Et l'amiral Rojestvensky est souffrant, accablé en outre par le souci de la décision à prendre d'où doit dépendre le sort de sa flotte.

Après des nuits sans sommeil et des jours passés dans les calculs et les chiffres, il s'arrête enfin à une solution. La voici : Franchir les lignes ennemies, gagner Vladivostok, y établir sa base navale. C'est superbe, c'est génial, mais un tantinet impossible ! Le grand amiral russe oublie que durant les longs mois passés dans le vaste Océan, l'ennemi s'est reposé, puis tranquillement il a tendu de ses filets la mer, où passeront les gros poissons qui sont les cuirassés.

L'heure du désastre approche. Togo range ses vaisseaux ; lui aussi est inquiet, il y a de quoi. Il ne peut pas douter de la force de son adversaire, car le voyage qu'il vient d'accomplir est tout ce qu'un capitaine peut concevoir de gigantesque en l'occurrence. Et le Jaune s'attend à une lutte terrible.

Eh bien non ! le fils du Soleil n'a rien à craindre : cette traversée qu'il admire, ne fut qu'une marche funèbre ; ce courage et cette énergie qu'il soupçonne chez son ennemi, qu'une énergie et qu'un courage défailants, effrités par les

épreuves successives. Aussi n'aura-t-on qu'à attendre.

Et Togo attendit !

C'était nuit, une belle nuit de fin de mai où les étoiles faisaient lampadaires à la voûte du ciel.

Un noir pressentiment pesait sur l'âme de Rojestvensky, et quelque chose d'indicible se passait en lui. Une sueur mortelle ruisselait sur tout son corps. La frayeur et le trouble le glaçaient d'effroi. Il fit des efforts inouïs pour sortir à un moment donné si dangereux, de cet état horrible, et peut-être allait-il vaincre sa nature, lorsque soudain des lueurs multipliées vinrent briller à ses yeux. Des coups de tonnerre retentirent à ses oreilles. Togo était là.

La flotte russe prise dans un engrenage savant, n'avait plus qu'à mourir, mais elle voulait mourir en brave, l'arme au point. Alors se déroulèrent aux regards épouvantés, fous, de Rojestvensky des choses qu'il ne put dire.

Un bruit épouvantable retentit jusqu'au fond des eaux qui bouillonnent ; tous les marins courent sur le pont, avec une ardeur guerrière qui les enflamme. Mais de minute en minute un mélange confus de voix humaines s'élève ; la catastrophe est là ; le ciel semble engendrer les obus, tant il en tombe, coulant les navires, émiettant les hommes. Ecoutez ! une détonation encore, puis deux, puis dix, puis cent. C'est l'épouvante, c'est la mort. Les navires sont couverts de cadavres sanglants et de blessés expirants. L'eau de la mer est teinte en rouge.

Et malgré cela la lutte continue avec plus de fureur encore, jusqu'à ce qu'enfin les fils de la pauvre Russie, s'avouant vaincus, hissent au haut de leur mat le drapeau du Soleil-Levant. Le canon se tait ; seuls, les cris des blessés troublent l'épouvantable silence de la nuit. Le carnage est fini. Il n'y avait, au reste, hélas ! plus d'hommes à immoler, puis les bras des vainqueurs tombaient fatigués. Vingt-quatre navires sont pris ou coulés...

Aujourd'hui les morts sont au fond des eaux ; ce qui reste

de toute cette flotte est blessé dans les hôpitaux. Il en meurt encore chaque jour et combien traîneront leurs blessures glorieuses à travers une vie de misères et de privations.

La nouvelle est arrivée à St-Pétersbourg, mais elle n'a pas trop ému le monde officiel. Seuls les mères et les enfants ont pleuré, iront demain, tout de noir vêtus, prier en silence dans quelque chapelle en renom.

Le czar se rend, dit-on, aux idées de paix.

Pourquoi faut-il qu'en un jour de malédiction, des ministres aient brisé la branche d'olivier ?

SÉVERIN